

# Anatole France : l'anarchisme sans les anarchistes

Vittorio Frigerio

Vittorio Frigerio  
Anatole France : l'anarchisme sans les anarchistes  
2014

extrait le 7 aout 2026 d'*OpenEditions*, tiré de *La Littérature  
de l'anarchisme*

# Table des matières

|                                                     |   |
|-----------------------------------------------------|---|
| La Révolte des anges, parabole anarchiste ? . . . . | 8 |
|-----------------------------------------------------|---|

Anatole France est un habitué des feuilles libertaires. Ou du moins, ses textes le sont. Le « Supplément littéraire » des *Temps nouveaux*, en particulier, trouve utile d'offrir régulièrement à ses lecteurs des passages choisis des œuvres de l'écrivain, chez qui Jean Grave n'a guère de difficulté à identifier des thématiques qui recoupent bon nombre de points forts de la propagande anarchiste. Ainsi, il peut arriver qu'on retrouve dans cette publication un extrait du *Lys rouge* intitulé pour l'occasion « Militarisme », où l'on découvre que « le mal a atteint sa plénitude depuis l'institution du service pour tous. Avoir fait une obligation aux hommes de tuer, c'est la honte des empereurs et des républiques, le crime des crimes ». Ou encore, sur un ton que les militants reconnaîtront facilement comme le leur : « Nous sommes militaires en France et nous sommes citoyens, autre motif d'orgueil que d'être citoyen ! Cela consiste pour les pauvres à soutenir et à conserver les riches dans leur puissance et leur oisiveté<sup>1</sup>. » De *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, Grave privilégie un passage qu'il choisit d'intituler « Lois et préjugés », et qui revient sur un des sujets préférés de la propagande anarchiste – l'importance pour l'individu de se débarrasser de ses mauvais penchants avant de vouloir détruire les manifestations extérieures du pouvoir : « Il est vrai que la prison, la potence et la roue assurent excellemment la soumission aux lois. Mais il est certain que le préjugé conspire avec les lois, et on ne voit pas bien comment la contrainte aurait pu s'établir si universellement<sup>2</sup>. » Et ainsi de suite, semaine après semaine.

Jean Grave, qui dévore livre sur livre pour nourrir la rubrique « Bibliographie » de son journal, ressent une sympathie toute particulière pour ce romancier aux allures distinguées, très bourgeois dans sa mise, très recherché dans sa parole, mais dont les prises de position, depuis l'affaire Dreyfus où il s'est fait remarquer, viennent constamment croiser les préoccupations des libertaires. Dans une critique de *L'Orme du Mail*, il fait montre d'apprécier l'approche discrète et toute en

---

1. *Les Temps nouveaux*, « Supplément littéraire », n° 29, 1895.

2. *Les Temps nouveaux*, « Supplément littéraire », n° 30, 1895.

nuances de l'écrivain qui, sans prêcher et sans crier, s'en prend à des cibles que les anarchistes ne connaissent que trop bien :

Sous une forme élégante, relevée d'une légère pointe d'ironie et de scepticisme, M. A. France fait la critique de nos mœurs et de nos institutions; critique d'autant plus efficace que l'auteur fait patte de velours, ne se pose nullement en réformateur, et semble détaché de ce dont il parle<sup>3</sup>.

La discrétion et le sous-entendu, en plus de ce scepticisme désabusé dans lequel les critiques unanimes reconnaissent l'aspect dominant du style de l'auteur, ont le désavantage de laisser parfois subsister des doutes quant au fond véritable de sa pensée. Grave en nourrit aussi, mais préfère ne pas se prononcer et souligner plutôt le résultat pratique atteint par les œuvres de France, au lieu de se perdre en interprétations byzantines sur la plus ou moins grande correspondance entre son verbe et ses opinions d'homme :

Le scepticisme de M. A. France ne serait-il qu'apparent? Je ne sais, mais en tout cas il est, parfois, un démolisseur de premier ordre, et quelques pages de *L'Orme du Mail* enrichiront encore notre Supplément, comme quelques-unes des *Opinions de Jérôme Coignard* ont enrichi le Supplément de *La Révolte*, comme certaines opinions de M. Bergeret, pages du livre futur de M. A. France, trouveront place également dans nos colonnes<sup>4</sup>.

Cette opinion positive, cela va sans dire, n'est pas uniformément partagée dans l'univers des révolutionnaires réunis sous le drapeau noir. Paul Carrillon, dans *Le Libertaire*, trouve lui aussi que « le but que France semble poursuivre sans cesse, c'est la démolition de l'édifice social, par la force d'une logique teintée d'ironie, sans colère et sans phrases », mais juge plutôt qu'il s'agit d'« un lettré trop fin, un érudit trop nourri de la moelle antique pour être compris du peuple dont, Zola l'a

---

3. J. Grave, « Bibliographie. L'Orme du Mail ».

4. *Ibid.*

de droite réservaient à leurs libertaires démoniaques<sup>16</sup>. Deux approches, une méconnaissance identique. Même si – les anars en conviennent – l’armée reste toujours « l’école du crime ».

fort bien dit tout récemment, l’éducation est encore à faire<sup>5</sup> ». L’efficacité étant le but premier, trop de subtilité et de références abscones ne peuvent que nuire à la prise de conscience d’un lectorat encore peu habitué à la parole imprimée, auquel il vaut mieux parler clair. Du côté de *L’Anarchie*, toujours en dissension par rapport aux *Temps nouveaux*, l’avis est encore nettement moins favorable. Albert Libertad, qui par principe ne mâche jamais ses mots, liquide France – homme et œuvre – en le mettant en bien fâcheuse compagnie :

Aux engueulades plus ou moins parfumées d’un Bruant, Aristide, d’un France, Anatole, ou d’un Barès, Maurice, passe sur l’épiderme un petit frisson. Pendant la demi-heure de lecture ou d’audition on philosophie, on méprise la richesse, on souffre de la misère sociale, et l’on rentre en automobile chez soi où l’on appelle son laquais pour replacer son oreiller. Puis, dans leur maturité, nos engueuleurs s’assagissent, tracent leur vie, deviennent socialistes ou nationalistes, ils n’ont rien déraciné [...] <sup>6</sup>.

Anatole France devient en effet socialiste, et ne s’en cache pas. Ses prises de position sur le sujet sont trop nombreuses et connues pour qu’il vaille la peine d’y insister ici. Il n’en reste pas moins que pour des lecteurs anarchistes, demeure très net le sentiment d’un voisinage, d’une sensibilité partagée, d’une appréciation commune qui font de France ce qu’en Amérique, au temps de la peur des « rouges », on aurait appelé un « fellow traveler ». Un cousin guère très éloigné et en cas de besoin un allié. Car, comme le dit un de ses personnages : « Dès à présent les collectivistes et les libertaires préparent l’avenir en combattant toutes les tyrannies et en inspirant aux peuples la haine de la guerre et l’amour du genre humain <sup>7</sup>. » Le voisinage est tellement proche que si l’on ne devait s’en tenir qu’aux apparences, on risquerait facilement de se tromper et d’accorder d’office des opinions libertaires à cet écrivain qui aime bien narrer des

5. P. Carrillon, « Anatole France ».

6. A. Libertad, « Les Intellectuels nous quittent !! ».

7. Citation tirée de *M. Bergeret à Paris*.

16. Marie-Claire Bancquart, plus magnanime, estime qu’« il existe d’autre part, chez les écrivains du temps, une forme très intéressante d’anarchisme atténué, mis à distance. Je veux parler d’une littérature de la divine pitié, de la fraternité avec le peuple », et range en gros *La Révolte des anges* dans cette catégorie. Elle termine son analyse sur une conclusion que nous nous sentons de partager pleinement : « S’il y a anarchie dans cet ultime roman, c’est en deux mots qu’il faut l’écrire, an-archie, refus du pouvoir. Mais ce refus n’a plus rien à voir avec les perspectives heureuses de l’utopie anarchiste. » (M.-C. Bancquart, « L’anarchisme élément d’une dialectique de la création chez Anatole France »).

histoires de gens humbles, et à qui il arrive même d'en publier illustrées par un des plus beaux pinceaux de l'anarchisme : Théophile Alexandre Steinlen. C'est le cas des mésaventures du pauvre marchand des quatre saisons Crainquebille, dont l'« affaire » homonyme fait l'objet d'un petit roman charmant de France<sup>8</sup>. Bon et paisible citoyen, Crainquebille finit victime des abus de la police et de la justice, alors même qu'il ne demanderait rien de mieux que d'être laissé en paix avec ses légumes. Mais un gendarme le force à circuler avant qu'une cliente lui ait réglé ce qu'elle lui doit, et sa réaction impatiente précipite sa perte. Sa complainte – en pensée car il n'oserait pas l'exprimer – est symptomatique :

Que Dieu me voie ! Suis-je un contempteur des lois ?  
Est-ce que je me ris des décrets et des ordonnances  
qui régissent mon état ambulatorio ? À cinq heures  
du matin, j'étais sur le carreau des Halles. [...] J'ai  
soixante ans sonnés. Je suis las. Et vous me demandez  
si je lève le drapeau noir de la révolte. Vous vous  
moquez et votre raillerie est cruelle<sup>9</sup>.

Sans se révolter ni avant ni après, le vieux marchand finit en prison, injustement accusé d'avoir crié « Mort aux vaches » au policier, et à sa sortie se fait rejeter par les bons citoyens qui le considèrent désormais comme un gibier de potence. Il finit sur le pavé, ruiné et sans soutiens. La critique du système judiciaire est féroce, même dans sa bonhomie apparente, mais les conclusions ne sont jamais tirées explicitement dans le sens que les anarchistes auraient préféré. Jamais le drapeau noir n'est levé par les personnages en dépit de leurs mésaventures et l'humanité perce même dans un système dévoyé, qui n'est tel au fond que justement parce qu'il est humain. La réticence de France à proposer des exemples de révolte déclarée n'empêche d'ailleurs pas que ce roman soit lui aussi particulièrement prisé par les anarchistes. Tellement prisé, en fait, que

8. A. France, *L'Affaire Crainquebille*, illustré de 62 compositions de Steinlen. Les convictions libertaires de Steinlen, illustrateur de Jehan Rictus et de nombre de feuilles révolutionnaires, sont connues.

9. A. France, *L'Affaire Crainquebille*, p. 26.

Il vit parmi des brutes misérables. Il voit souffrir. Il a du dévouement sans humanité ; il a cette charité froide qu'on nomme l'altruisme. Il n'est pas humain parce qu'il n'est pas sensuel. [...] Il n'est pas assez intelligent pour douter. Il est croyant. Il croit ce qu'il a lu. Et il a lu que pour établir le bonheur universel, il suffisait de détruire la société. La soif du martyre le dévore. Un matin, ayant embrassé sa mère, il sort ; il va guetter le député socialiste de son arrondissement, le voit, se jette sur lui et lui enfonce un burin dans le ventre en criant : « Vive l'Anarchie ! » On l'arrête, on le mesure, on le photographie, on l'interroge, on le juge, on le condamne à mort et on le guillotine. Voilà mon roman<sup>15</sup>.

Le schéma est désormais si clair qu'il devient presque lassant de l'identifier : la contradiction essentielle dans la nature même du héros, mélangeant caractères masculins et féminins ; ses qualités de travailleur et ses bons sentiments admirables ; l'influence néfaste de lectures désordonnées sur un esprit peu préparé ; l'absence de véritable compassion pour les autres en dépit de sa sensibilité aux injustices ; ses capacités intellectuelles limitées ; son fanatisme. Voilà des traits de caractère qui nous renvoient tous à Arcade, à Ithuriel, à Istar et aux autres ombres libertaires qui animent *La Révolte des anges*. Ce résumé saisissant pourrait aussi se lire comme un commentaire d'un roman tel *Le Règne de la Bête* d'Adolphe Retté, lorsque l'auteur, revenu de l'anarchisme et converti, décide de mettre en scène un attentat futile au Sacré-Cœur rappelant celui de l'anarchiste belge Pauwels à l'église de la Madeleine (15 mars 1894) où la seule victime est le dynamiteur lui-même. Anatole France, devenu socialiste, préfère visiblement choisir un personnage de son même parti pour lui faire jouer le rôle de la victime immaculée sacrifiée par le geste de l'extrémiste. En dernier lieu, la démarche n'est pas sensiblement différente, et l'auteur de gauche reprend sans hésiter dans son portrait de ses anges anarchistes tous les lieux communs que les auteurs

15. A. France, *Le Lys rouge*, p. 62-63.

de la vanité de toute révolte, transparait d'abord la nette préférence de l'auteur pour l'évolution, comparée à la révolution, et l'importance essentielle qu'il attribue à l'éducation individuelle – à la prise de conscience des complexités des relations sociales. Aucune accélération brusque n'est possible dans ce contexte, et la frustration de ne pas pouvoir modifier rapidement le cours des événements, alors même qu'on sait pertinemment qu'une modification serait souhaitable, est consolée par la conscience du fait que rien ne se fait bien qui ne soit graduel. Mais plus que cela, la suggestion demeure que « le mal », en dépit de tous les efforts qu'on peut déployer pour le tenir en laisse, n'est pas une tumeur qu'on peut exciser. Et alors, la révolte généreuse et désordonnée des anarchistes ne servira strictement à rien, quoi qu'on veuille et qu'on dise.

D'une lecture de cet ordre ne peut découler que l'image d'un Anatole France tout aussi bourgeois que la qualité et la coupe de ses habits pouvait le laisser supposer, et cela en dépit de ses nombreuses prises de position « progressistes » volontiers reprises dans la presse anarchiste, et en particulier de son antimilitarisme marqué. Ou alors, d'un France qui, tout socialiste qu'il avait fini par devenir, restait néanmoins très fortement éloigné des milieux libertaires qui croyaient voir en lui un sympathisant possible.

S'il fallait encore une démonstration finale de l'image que pouvait se faire l'auteur du projet anarchiste, on en trouverait une tout à fait satisfaisante dans le roman *Le Lys rouge*. Un écrivain y résume, à l'usage d'une princesse, l'intrigue d'un roman auquel il travaille :

C'est une étude de mœurs populaires, l'histoire d'un jeune ouvrier sobre et chaste, beau comme une fille, avec une âme de vierge, une âme close. Il est ciseleur et travaille bien. Le soir, près de sa mère, qu'il aime, il étudie. Il lit des livres. Dans son esprit simple et nu, les idées se logent comme les balles dans un mur. Il n'a pas de besoins. Il n'a ni les passions ni les vices qui nous rattachent à la vie. Il est solitaire et pur. Doué de vertus fortes, il lui en vient l'orgueil.

Jean Denauroy, dans *Les Temps nouveaux*, n'hésite pas à franchir le pas que Jean Grave se refusait à franchir, en adoptant le romancier dans la communauté anarchiste, que celui-ci le veuille ou pas :

Anatole France est des nôtres. Si, par ses relations et l'opinion qu'il a des étapes nécessaires, il se rapproche du socialisme (auquel il a fait adhésion, d'ailleurs) par l'essence de son caractère, sa négation absolue, tranquille, naturelle des puissances sociales, il est anarchiste.

On a souvent parlé de son anarchisme comme d'une chose luxueuse, trop délicate pour être répandue, comme d'un état d'esprit subtil sans réflexion possible sur la vie sociale. Nous ne le prenons pas ainsi. Une vérité dite en souriant est une vérité, aussi valable que celle prononcée sur un ton sévère. Les pages « profitables » sont nombreuses dans la plupart de ses livres, nous entendons en profiter<sup>10</sup>.

La récupération doit clairement se prendre avec plusieurs grains de sel. Le débat ne peut très vraisemblablement se clore ni dans un sens ni dans l'autre. Les anarchistes ont une tendance certaine à vouloir assimiler à leur cause des noms célèbres du monde des lettres, comptant sur le fait que leur gloire rejaillira en partie sur eux<sup>11</sup>. D'autre part, les batailles sociales menées par la gauche, révolutionnaire ou pas, dans les premières années du xxe siècle, sont souvent les mêmes. D'où un air de famille qui, pour être indéniable, risque néanmoins de brouiller des différences d'approche très importantes et parfois même fondamentales entre les divers groupes. Ce qui peut se dire, sans trop craindre de déformer la réalité, est que les anarchistes (collectivistes surtout) admirent l'œuvre d'Anatole France, et que celui-ci, sans jamais se ranger explicitement à leurs côtés, ne nourrit à leur égard aucune hostilité préconçue et partage au contraire avec eux une série de préoccupations

10. J. Denauroy, « Bibliographie ».

11. Sur un des cas des plus flagrants, concernant Émile Zola, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Émile Zola au pays de l'Anarchie*.

centrales. Tout cela fait d'Anatole France un cas particulièrement intéressant à analyser dans le cadre d'une discussion de l'image des anarchistes dans le roman « bourgeois », ou en tout cas dans la littérature officielle. Très officielle même, Anatole France devenant membre de l'Académie française en 1896 et recevant le prix Nobel de littérature en 1921.

## La Révolte des anges, parabole anarchiste ?

Dans un article des *Nouvelles littéraires* du 24 juillet 1927, le critique Florent Fels, qui a été lui-même très proche des anarchistes et a publié dans leurs journaux, déclare au sujet du roman *La Révolte des anges* : « De l'histoire de Bonnot, A. France a tiré de savoureux éléments pour sa *Révolte des anges*. Mais il a eu tort de transposer l'aventure au point qu'on se prend de sympathie pour de vulgaires meurtriers<sup>12</sup>. » Une lecture attentive du roman ne parvient guère à y retrouver d'allusions très solides à l'épopée des « bandits tragiques », qui s'était terminée en 1912, soit un an avant le début de la parution pré-originale du roman dans le *Gil Blas* et alors que les séquelles juridiques de la bordée sanglante de la bande à Bonnot étaient encore en cours<sup>13</sup>. L'intrigue entière tourne toutefois autour d'une conspiration qui évoque très fortement les divers complots anarchistes dont la presse à sensation se faisait des gorges chaudes : « une vaste Association d'esprits sur la terre, en vue de conquérir le ciel » (p. 96<sup>14</sup>). Ces esprits sont des anges tombés, ou alors plutôt des exilés du ciel, qui ont trouvé sur la terre, parmi les humains, un séjour plus à leur goût que celui de leurs hautes sphères natives. On fait la connaissance

12. Cité dans *L'Anarchie*, n° 21, 20 mai - 9 juin 1927. Fels a été directeur de *La Mêlée* en 1918-1919 et a dirigé la revue artistique d'orientation libertaire *Action*.

13. Une très courte scène évoque l'assaut de la maison de Choisy où Bonnot s'était réfugié. Seulement, il s'agit de l'assaut d'une roulotte de saltimbanques, lors duquel « quinze mille coups de revolver furent tirés » (p. 231). On la fait sauter à la dynamite et on y trouve le cadavre d'une guenon.

14. Les numéros de page suivant les citations du roman d'Anatole France font référence à l'édition de 1986 citée en bibliographie finale.

devenir finalement pareil à lui –, il convainc les insurgés de l'inutilité de leur initiative.

Le roman se termine ainsi sur une déclaration d'une moralité à toute épreuve, dans le cadre du moins des limites que l'intrigue elle-même a soigneusement établies, énonçant (dans les mots de Satan, et c'est le dernier paragraphe) :

[...] nous avons détruit Ialdabaoth, notre tyran, si nous avons détruit en nous l'ignorance et la peur. Nectaire, tu as combattu avec moi, avant la naissance du monde. Nous avons été vaincus parce que nous n'avons pas compris que la victoire est Esprit et que c'est en nous et en nous seuls qu'il faut attaquer et détruire Ialdabaoth. (p. 249)

La révélation finale, toutefois, n'est pas aussi fracassante qu'elle pourrait être, et cela principalement du fait que le lecteur un peu attentif n'aura pas manqué de lui trouver un certain air de famille. De fait, la première formulation du même concept datait de quelque cent-dix pages auparavant, dans un compte rendu de la première révolte. Lucifer y déclarait :

Amis [...], si nous n'avons pas déjà vaincu, c'est que nous ne sommes ni dignes ni capables de vaincre. Sachons ce qui nous a manqué. On ne règne sur la nature, on n'acquiert l'empire de l'Univers, on ne devient Dieu que par la connaissance. (p. 133)

Une deuxième, en des termes voisins si ce n'est identiques, suivait un discours d'Arcade sur le nombre limité possible de combinaisons de cellules dans monde matériel :

Et quand nous aurons mis le Contradicteur à la place d'Ialdabaoth, nous n'aurons pas fait davantage... [modifier l'arrangement « de quelques cellules »] Zita, le mal est-il dans la nature des choses, ou dans leur arrangement ? (p. 188)

À travers ces conclusions, décalées dans le roman de façon à fournir une progression lente vers la prise de conscience finale

En dépit de ces plans démesurés, le seul moment où la violence éclate enfin dans la narration se révèle totalement dérisoire. Les anges rebelles, se promenant au milieu de la nuit sur les quais, discutant bruyamment leurs plans, finissent par s'empoigner avec quelques agents et deux mitrons de bonne volonté qui les accusent de tapage nocturne. La misérable empoignade se termine par l'explosion d'une bombe, lancée par Istar qui en a toujours les poches pleines, qui fait s'écrouler trois maisons.

France s'étend avec une ironie paisible sur les conséquences de cet attentat involontaire, notant que « le dimanche qui suivit le crime, on remarqua une foule inaccoutumée dans les églises » (p. 234). La réaction de l'habitant n'est pas non plus faite pour encourager les imitateurs, et si « la terreur régnait sur Paris », elle ne règne pas dans les cœurs que les révolutionnaires auraient aimé impressionner :

Sur les places publiques et dans les rues populeuses, les ménagères, leur filet à la main, écoutaient, en pâli-  
ssant, le récit du crime et vouaient les coupables aux plus cruels supplices. Les boutiquiers, sur leur seuil, chargeaient de ce forfait les anarchistes, les syndicalistes, les socialistes, les radicaux, et demandaient des lois. (p. 230-231)

La seule conséquence possible de la violence terroriste est ainsi aimablement dénoncée comme un accroissement de la répression, exigée par le petit peuple lui-même et frappant à travers ses conséquences les partis progressistes qui, de ce peuple, se veulent les représentants. Mais dans le cadre de l'intrigue du roman, cet épisode n'est qu'un apéritif avant l'action véritable : l'ascension des légions rebelles vers les cieux encore dominés par le régime ossifié de Ialdabaoth.

Avant de lancer l'assaut, les anarchistes angéliques décident toutefois d'aller quérir le soutien de celui qui, en premier, avait défié la puissance du démiurge, lui offrant de les guider vers la revanche. Satan se donne le temps de réfléchir, et après une nuit peuplée de rêves, où il se voit renverser l'adversaire détesté pour prendre sa place – et

du premier d'entre eux à travers un personnage à la limite du comique, le jeune Maurice d'Esparvieu.

Esprit conventionnel, avocat, nationaliste, patriote, antisémite, issu d'une famille de réactionnaires de père en fils depuis 1801, Maurice, qui a vingt-cinq ans, est un véritable chef-d'œuvre de médiocrité. Satisfait de sa position qui ne lui coûte aucun effort, atteint de paresse mentale aussi bien que physique, il se préoccupe surtout de ses aventures de cœur et des formes agréablement rondelettes de Mme des Aubels, son amante du moment. La quiétude de sa vie trouve fin toutefois à partir du jour où des livres appartenant à l'énorme bibliothèque de famille commencent mystérieusement à disparaître, et sont ensuite retrouvés dans un pavillon généralement abandonné où quelqu'un semble venir les consulter nuitamment. L'énigme est résolue lorsqu'une des rencontres entre Maurice et sa maîtresse est interrompue par la matérialisation inopinée d'un personnage tout aussi dévêtu que les deux amants, qui leur annonce qu'il est l'ange gardien du jeune homme et ajoute à cette nouvelle, déjà renversante en elle-même, une annonce encore plus surprenante :

Homme, prête l'oreille ; femme, entends ma voix ! Je vais vous révéler un secret d'où dépend le sort de l'univers. Me dressant contre Celui que vous considérez comme le créateur de toutes choses visibles ou invisibles, je prépare la révolte des Anges. (p. 75)

À partir de ce moment entrent en scène un certain nombre d'autres exilés célestes, que l'ange gardien devenu révolutionnaire (qui s'appelle Abdiel dans les cieux et Arcade sur terre) tente de faire participer à son entreprise. Leur caractère, leur aspect et leurs motivations individuelles forment un échantillon intéressant de portraits de libertaires, et méritent qu'on les passe brièvement en revue.

Arcade, le premier et le plus important de la série, comme c'est de lui que viennent les projets de bouleversement cosmique qui formeront le fond de l'intrigue, justifie sa nouvelle conscience sociale par l'acquisition graduelle d'une éducation qui lui a fait comprendre quelle était la nature véritable du pou-

voir auquel il obéissait plus par habitude que par conviction. S'étant trouvé ange gardien de l'héritier d'une bibliothèque richissime, il se laisse fasciner par les tomes qui s'offrent à lui et y découvre des notions dont il n'avait auparavant aucune idée :

Avant les temps, les anges se levèrent pour la domination des cieux. Le plus beau des séraphins s'est révolté par orgueil. Moi, c'est la science qui m'a inspiré un généreux désir de m'affranchir. Me trouvant auprès de vous dans une maison qui contient une des plus vastes bibliothèques du monde, j'ai pris le goût de la lecture et l'amour de l'étude. (p. 76)

Ce qui est dommage pour Arcade, c'est que sa découverte que le bon Dieu, qu'il croyait tout puissant, n'est en réalité « qu'un démiurge ignorant et vain » (p. 78) dont le vrai nom est Ialdabaoth, lui vient d'un ramassis de lectures poussiéreuses accumulées sans ordre ni méthode aucune. Les arguments avec lesquels il tente de persuader Maurice, inébranlable dans sa foi, de la justesse de sa cause, sont paradoxalement tirés des Pères de l'Église, et ses discours sont empreints d'un tel pédantisme, et d'allusions abstruses à des traités de métaphysique périmés, qu'ils dénoncent bien plus la confusion qui règne dans son esprit que le pouvoir céleste auquel il s'en prend. Lors d'une discussion avec une co-conspiratrice, celle-ci, déçue par l'approche toute raisonnée d'Arcade, s'exclame : « Ah ! Arcade, j'avais bien raison de me méfier de vous. Vous n'êtes qu'un intellectuel : vous n'avez que des curiosités. Vous êtes incapable d'agir » (p. 222). Arcade lui prouvera par la suite qu'il n'est pas aussi incapable qu'elle l'estimait, mais il n'en reste pas moins que le reproche est essentiellement motivé. L'ange gardien débauché par des lectures embrouillées, excessives, mal comprises, qui trouve plus de plaisir – si l'on ose dire – à compter les anges qui dansent sur une tête d'épingle qu'à toute autre activité plus pratique, correspond entièrement à l'image bien connue du libertaire autodidacte que nous avons déjà relevée chez bien des auteurs peu sensibles aux idéaux anarchistes. Arcade, qui pour vivre devient, évidemment, « un bon compositeur » (p.

Rien n'est ce qu'il paraît, les contraires s'annulent réciproquement et la variété même de la faune qui hante ces troquets est la garantie de son impuissance.

Les mêmes conceptions se reflètent au niveau de l'intrigue, dans la narration de ce qui est planifié par les révoltés, comparé à ce qu'ils arrivent effectivement à entreprendre. Les plans des anges sont véritablement démesurés. Istar voulait la révolution sur terre, Arcade dans le ciel. Ensemble avec Zita – ayant enrôlé des légions de leurs semblables dans l'aventure – ils tenteront les deux à la fois :

Notre projet [...] est vaste. Il embrasse le ciel et la terre. Il est arrêté dans tous ses détails. Nous ferons d'abord la révolution sociale en France, en Europe, sur toute la planète ; puis nous porterons la guerre dans le ciel et nous y établirons une démocratie pacifique. Mais pour réduire les citadelles du ciel, pour renverser le Mont du Seigneur, pour donner l'assaut à la Jérusalem céleste, il faut une vaste armée, un matériel énorme, des engins formidables, des électrophores d'une puissance encore inconnue. (p. 125)

Tout cela se procurera grâce à l'argent de l'ange-banquier juif qui y voit un bon investissement. Mais comme il faut bien commencer quelque part, le choix tombe logiquement sur la capitale de la France, qu'avant Walter Benjamin les anges d'Anatole France considèrent sans doute aussi celle, non seulement du xix<sup>e</sup> siècle, mais de l'humanité. Alors, la description retrouve, en clé ironique, les tons et les obsessions de la grande presse bourgeoise face à la terreur des attentats, prêtant aux moyens et aux objectifs des terroristes une dimension féérique :

Cependant Arcade, nonchalamment accoudé au bureau du Régent, étalait aux regards du baron des plans du sol, du sous-sol et du ciel de Paris, avec des croix rouges indiquant les points où les bombes devaient être simultanément déposées dans les caves et les catacombes, jetées sur les voies publiques, lancées par une flottille d'aéroplanes. (p. 126-127)

litants. La moitié d'entre eux appartiennent à l'équivalent céleste des classes supérieures, et n'a avec les souffrances du peuple qu'un rapport aléatoire – sentimental pour Istar et inexistant pour Ithuriel. À cette poignée de sympathiques déséquilibrés s'ajoute le court portrait d'autres anarchistes fréquentant les mêmes milieux dans lesquels les anges exilés se retrouvent. France donne deux descriptions de l'intérieur de ces locaux, qui méritent d'être relevées :

D'un coup d'œil, il [Arcade] y vit des nihilistes russes, des anarchistes italiens, des réfugiés, des conspirateurs, des révoltés de tous les pays, vieilles têtes pittoresques, d'où coulent la chevelure et la barbe comme des rochers les torrents et les cascades, jeunes visages d'une dureté virginale, regards sombres et farouches, pâles prunelles d'une douceur infinie, faces torturées, et dans un coin deux femmes russes, l'une très belle, l'autre hideuse, toutes deux pareilles en leur égale indifférence à la laideur comme à la beauté. (p. 86)

Et encore :

Maurice visita les restaurants où mangent les nihilistes et les anarchistes ; il y rencontra des femmes habillées en hommes, des hommes habillés en femmes, de sombres et farouches adolescents et des octogénaires aux yeux bleus, qui riaient comme de petits enfants. (p. 121)

La méthode est transparente. Oppositions frappantes, union des contraires qui, côte à côte, ont pour effet de s'annuler réciproquement. Dans l'anarchie, il y a de tout et le contraire de tout. Par conséquent, il n'y a rien, ou en tout cas rien de solide, rien qui puisse se connaître, se saisir, se comprendre. La cohabitation chez les compagnons de traits contradictoires, d'attitudes incompatibles, vient souligner l'absence de logique qui règne dans leur milieu, exotique sans doute et plein de couleur locale, mais à l'enseigne de la confusion la plus absolue.

101) dans une imprimerie, offre ainsi une représentation de plus de l'homme du peuple qui s'égare dans des notions qu'il n'est pas équipé pour comprendre. Humble ange gardien, il appartient à l'équivalent céleste du prolétariat. Les membres de sa catégorie, « qui habitent la terre en si grand nombre [...] occupent les plus bas degrés de la hiérarchie, sont, pour la plupart, mécontents de leur sort et plus ou moins imbus des idées du siècle » (p. 96). Ce sont eux qui formeront la masse de cette « armée de la révolte, assemblée, par corps de cent mille anges, sur tous les déserts de la terre : steppes, pampas, sables, glaces, neiges, [...] prête à s'élancer dans le ciel » (p. 240). Pas plus qu'Arcade qui les incite, hélas, ne peuvent-ils saisir l'inutilité de leur action, dictée par un savoir partiel, et par conséquent trompeur.

Le deuxième ange dont le lecteur fait la connaissance est un joueur de violon habitué des tavernes du nom de Mirar, plus connu comme Théophile Belais. Le prénom adopté ne laisse pas de place au doute. La raison pour laquelle cet ange-ci a oublié ses origines n'a rien à voir avec la haine de l'autorité. C'est « l'amour profane » : « J'ai quitté le ciel pour suivre une fille des hommes. Elle était belle et chantait dans les cafés-concerts. » (p. 88) Amoureux de la chanteuse et de sa musique, Mirar a perdu son innocence angélique mais il n'a pas perdu son respect du ciel qu'il a quitté. À Arcade qui lui demande de s'engager dans sa lutte, il répond simplement : « Ami, je ne t'approuve ni ne te blâme. Je ne comprends rien aux idées qui t'agitent. Et je ne crois pas qu'il soit bon pour un artiste de faire de la politique. On a bien assez de s'occuper de son art. » (p. 91) Il ne changera pas d'attitude, et s'il se trouvera participer à certains aspects de l'entreprise des anges rebelles, ce sera de manière purement involontaire.

Une figure autrement plus inquiétante est celle de l'archange Ithuriel (Zita pour les mortels), qui habite la Butte et qui « passait pour une nihiliste russe [...] athée et révolutionnaire » (p. 92). Arcade n'aura guère de peine à la convaincre de s'unir à son projet, et cela d'autant plus qu'elle est plus avancée que lui sur le chemin de la rébellion. Mais cette

archange volontairement tombée, à l'inquiétante renommée, est motivée par d'autres pulsions que celles qui l'animent, lui :

Ce n'est pas le désir d'une justice plus juste ni d'une loi plus sage qui précipita Ithuriel sur la terre. L'ambition, le goût de l'intrigue, l'amour des richesses et des honneurs me rendaient insupportable la paix du ciel, et je brûlais de me mêler à la race agitée des hommes (p. 111).

À l'idéalisme quelque peu brouillon d'Arcade, Zita oppose une analyse serrée de l'état de la société céleste, examinant les rapports de force entre les différentes classes qui la composent et suggérant des moyens pour saper le pouvoir des aristocraties en s'appuyant sur la multitude des anges gardiens. Plus pratique qu'Arcade, elle a déjà tracé les grandes lignes de l'organisation nécessaire pour renverser le pouvoir divin, et elle persuade l'ancien ange gardien de Maurice de se joindre à elle. Si leur but est identique, leurs méthodes ont peu de chose en commun. Zita ne compte guère sur les bienfaits de l'éducation individuelle pour hâter le jour de la révolution :

Vous, Arcade, vous croyez à la science ; vous vous imaginez que les hommes et les anges sont capables de comprendre, tandis qu'ils ne sont fait [sic] que pour sentir. Sachez bien qu'on n'obtient rien d'eux en s'adressant à leur intelligence : il faut parler à leurs intérêts, et à leurs passions. (p. 102)

Le renversement de l'autocratie militaire de Ialdabaoth sera donc obtenu selon elle exclusivement par l'appel aux instincts. Promettre liberté et bonheur, sans se soucier plus que cela du sort ultime des manœuvres qui formeront le gros de la troupe.

Le prochain - et dernier - habitant des sphères célestes ayant fait sa demeure dans la capitale s'avère être un caractère très différent de cette conspiratrice froide. L'auteur nous dit de lui :

Il portait sur la terre comme au ciel le nom d'Istar, et bien qu'exempt de vanité, affranchi de tous les préjugés sociaux, en un immense besoin de se montrer

en toutes choses sincère et vrai, il déclarait l'illustre rang où sa naissance l'avait placé dans la hiérarchie céleste, et, traduisant en français son titre de kéroûb par un titre équivalent, se faisait appeler le prince Istar. (p. 99)

Ce prince - prince tout comme l'autre, Kropotkine, qui ne reniait pas non plus son titre ni ses origines - est le seul des anges déchus à s'investir plus sur terre que dans le ciel. Chimiste de métier, il a les poches bourrées de bombes, écrit dans les journaux anarchistes, péroré dans les causeries publiques, et « s'était fait condamner comme antimilitariste à plusieurs mois de prison » (p. 100). Plus intéressé au sort des hommes qu'à celui des anges, ce personnage massif, dont la carrure rappelle un taureau, va se mettre quand même avec enthousiasme dans la partie. Zita, tout en l'appréciant, a de lui une opinion assez critique :

Istar est honnête, mais c'est un innocent. Il croit à la bonté des êtres et des choses. Il entreprend la destruction du vieux monde et s'en repose sur l'anarchie spontanée du soin de créer l'ordre et l'harmonie. (p. 102)

Difficile de ne pas voir là, une fois de plus, une représentation de Kropotkine et des théories exprimées dans son ouvrage *L'Entraide*, publié en 1902.

À ces quatre anges, il faut en ajouter encore deux, moins présents mais non sans importance : Sophar, qui s'est fait banquier, juif évidemment, et qui va financer l'entreprise par amour du profit ; et un vieux jardinier vétéran de la révolte de Lucifer, Nectaire, qui sert de grand ancêtre aux révolutionnaires tout à fait comme les anciens communards servaient de caution idéale aux anarchistes.

Les libertaires du roman, que Fels voulait inspirés de Bonnot et compagnie, s'avèrent donc être un autodidacte confus, une révolutionnaire sans principes particuliers et attirée par l'action, un dynamiteur maniaque, innocent mais dangereux, et un tenant de l'art pour l'art perdu malgré lui parmi les mi-